

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LA
CANTATE DE LA CLOCHE.

PAR
FRÉDÉRIC DE SCHILLER.

Essai-traduction en vers libres, ou imitation de l'original allemand.

PAR
G. BERNARD.

Vienne.
IMPRIMERIE DE CHARLES UEBERRECHTER.
1839.



LA CANTATE DE LA CLOCHE.

Par Frédéric de Schiller.



Essai-traduction en vers libres, ou imitation de l'original allemand.

Par G. Bernard.

La poésie est l'organe du coeur, elle agit sur nous avec une plus vive énergie que la prose, elle est presque indispensable à l'élévation et au perfectionnement du sentiment et du caractère de l'homme.

Herder

Avertissement.

Je prévien le lecteur, qu'en traduisant cette Cantate je n'ai pas eu l'intention de m'assujétir tout-à-fait aux règles sévères de la versification française. Le but principal que je me proposai, fut de m'écarter le moins possible d'un si bel original, afin de pouvoir le rendre dans ma langue maternelle, aussi fidèlement qu'il m'a été possible.

D'après cet avertissement, si parfois j'ai fait ce qu'on appelle des vers blancs, c'est que je n'ai rien voulu ajouter à l'original ni en retrancher la moindre chose pour l'accommoder à des règles qui auraient pu l'altérer.

Aussi contre les règles de la versification m'est-il arrivé à un Hémistiche de faire suivre l'e, muet d'une consonne; licence qui, à la vérité, n'altère dans cet ouvrage ni l'Euphonie, ni la Prosodie; mais je le répète, ce n'est pas un Poème que j'ai la prétention de faire, mais une traduction fidèle du Poème que j'avais sous les yeux.

D'ailleurs, le Purisme est le défaut de ceux qui affectent trop la pureté du langage. Ces sortes de gens qu'on nomme Puristes, ont, comme dit La Bruyère, une fade attention à ce qu'ils disent, et l'on souffre avec eux dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expressions concertés dans leur geste et dans tout leur maintien: ils ne hazardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien chez eux ne coule de source et avec liberté: ils parlent proprement et ennuyeusement.



LA CANTATE DE LA CLOCHE.

Par Frédéric de Schiller.

Essai-traduction en vers libres et métriques.

Par G. Bernard.

Vivos voco. Mortuos plango, Fulgura frango *).

L'argile modelant la Cloche
 Dans la fosse est bien maçonnée;
 Ça! Compagnons, l'instant approche
 La Cloche doit être coulée.
 Que du front plein d'ardeur.
 Découle la sueur!
 Que l'oeuvre couronne le maître
 Tout succès vient du divin Être.

Amis, qu'une grave parole.
 Prépare à l'oeuvre votre coeur;
 Lorsqu'un bon avis nous console,
 L'ouvrage avance avec vigueur.
 Songeons avec un but louable,
 A ce que la force accomplit;
 Car, l'homme devient méprisable,
 S'il ne songe à ce qu'il construit.
 Si la pensée ennoblit l'être,
 Il ne la reçut qu'à dessein,
 Qu'en son coeur il puisse connaître,
 Ce qu'il veut créer de sa main.

Prenez du bois de sapin!
 Mais qu'il soit sec et bien sain;
 Pour que la flamme pressée.
 Frappe du fourneau l'entrée,
 Mettez le cuivre en cuisson,
 L'étain, vite en mixtion;
 Afin que la fonte,
 Soit précise et prompte.

*) J'appelle les vivants. Je plains les morts. Je dissipe les orages.

L'oeuvre qu'en la fosse profonde,
 Par le feu, l'homme a terminé,
 Aura pour témoin tout le monde
 Au clocher le plus élevé.
 La cloche, à la race future,
 Rendra dans l'immense univers
 Aux affligés un doux murmure.
 Aux fidèles de saints concerts.
 Le sort, qu'à l'enfant de la terre,
 Le Destin bizarre prescrit
 Frappe, et le bronze circulaire.
 Edifiant, loin retentit.

Je vois la blanche fumée.
 La masse est en fusion ;
 Que de soude pénétrée,
 Elle accroisse l'action !
 Que le mélange coulé,
 D'écume soit épuré,
 Pour que la cloche au lointain
 Tinte d'un son pur et plein.

D'un ton solennel et joyeux,
 La cloche au saint temple salue
 L'enfant, dont le sommeil heureux,
 Sur ses tendres années influe.
 Ah ! l'obscur avenir des temps,
 Renferme encor sa destinée
 Et de l'aurore de ses ans,
 Sa mère embellit la durée !
 Ce beau temps fuit rapidement !...
 Lors, de sa compagne d'enfance,
 L'adolescent présomptueux,
 Se dégage avec pétulance
 Court le monde et se croit heureux !
 Après bien des courses lointaines,
 Dans ses foyers le voyageur
 Revient, et pour comble de peines,
 Tout est étranger à son coeur.
 Soudain, comme un esprit céleste,
 Au teint vermeil aux yeux d'azur,
 Paraît d'un air tendre et modeste,
 Une vierge au front noble et pur !..
 Il ressent l'attrait de ses charmes,
 Seul, errant d'un pas incertain,
 De ses yeux s'échappent des larmes,
 Des compagnons il fuit l'essaim.

Rougissant, il suit cette belle,
 Son doux regard le rend heureux,
 Il cherche au bosquet l'immortelle,
 Pour parer l'objet de ses vœux.
 Tendré désir! Douce espérance!
 Premier amour de l'âge d'or!
 Le cœur pur et plein d'innocence
 Du ciel a trouvé le trésor.
 Puissiez-vous premières amours
 Pour des amans durer toujours!!!

Comme les tubes brunissent!
 L'airain peut-être coulé,
 Car, des grains vitreux vernissent
 La verge, en la fonte plongée.
 Allons! mes amis, Courage!
 Epruvez bien l'alliage,
 Si le tendre est joint au rude,
 Du succès j'ai la certitude.

Car, où l'austère est joint au tendre,
 Où le fort au faible s'allie,
 Il en résulte un bon accord.
 Que celui donc qui pour la vie,
 Forme des liens apprécie,
 Si son cœur cherchant un cœur,
 A su trouver le bonheur.
 Car, bien court est le plaisir,
 Et long est le repentir!

La couronne virginale
 Pare la jeune fiancée,
 Quand la cloche pastorale,
 Tinte à la fête sacrée.
 La vie idéale et pure,
 L'illusion de nos ans
 Passent, car voile et ceinture
 En terminent le printemps!...
 La passion fuit,
 Mais l'amitié reste;
 L'arbre défleurit,
 Le fruit en atteste;
 L'homme à l'étranger,
 Loin de son foyer.
 Doit tout hasarder,
 Sillonner planter.
 S'efforcer risquer.

Pour avec honneur,
Atteindre au bonheur!
Et les biens infinis découlent par torrent,
La maison s'agrandit et l'espace s'étend;
Le grenier se remplit de trésors précieux!...

Et l'épouse pudique,
La mère de l'enfant,
Sous le toit domestique,
Gouverne sagement,
Le cercle de famille.
Elle enseigne la fille,
Puis tempère l'ardeur,
Du fils plein de vigueur.
Ses mains diligentes,
Sans cesse mouvantes,
Augmentent le gain,
Avec ordre et dessein.

Elle emplit de trésors les tiroirs odorants,
Elle entoure de lin les fuseaux bourdonnants,
Recueille un blanc tissu, puis la laine éclatante,
Dans l'armoire polie, unie, éblouissante,
Puis elle y joint le luxe!.. Et ses soins, ses bienfaits,
Ne reposent jamais!...

Et le père d'un regard joyeux,
Contemple du pignon qui domine les lieux.
Sa fortune croissante, et des arbres les fruits;
De ses vastes greniers les espaces remplis,
Les granges s'affaissant sous le poids des bienfaits,
Les épis ondoyants de ses vastes guérêts,

Se vante avec orgueil,
Qu'à l'abri de l'écueil
Repose son rapport!...

Contre la puissance du sort,
On ne peut trouver d'alliance,
Et le malheur soudain s'avance!

Bon! que la fonte commence
Le bris est d'un bon effet.
Avant que le jet s'élance.
Citons un pieux verset.
„Que Dieu garde la maison!“
Chassez vite le tampon!
Que le brunâtre flot coule
Fumant, par l'anse du moule.

Que la vertu du feu pour l'homme est bienfaisante
 Quand il en dompte et surveille l'ardeur;
 Ce qu'il forme, et ce qu'il invente,
 Il en doit au feu le bonheur.
 Redoutable est cet élément,
 Quand cet enfant de la nature,
 Un libre chemin se frayant,
 Rompt les chaînes de sa clôture,
 Malheur! aux lieux populeux,
 Quand des flammes la croissance,
 Se roule sans résistance,
 En ravageant tous les lieux;
 Car, le Chef-d'oeuvre de l'homme
 A l'élément est odieux.

Des nuages,
 Vient le bien.
 L'eau féconde.
 Tout abonde.
 Des nuages,
 Fond soudain,
 L'élément,
 Foudroyant.

Ha! Du haut de la tour, entendez-vous gémir? . . .

C'est le sinistre beffroi!
 Tout le peuple est en émoi,
 Le ciel au rouge foncé,
 Paraît tout ensanglanté.
 Mais, ce n'est pas la couleur.
 De l'astre annonçant l'ardeur! . .

Quel fracas!
 Dans l'étendue
 De la rue;

On aperçoit la bouffée
 Des tourbillons de fumée;
 Des colonnes embrasées
 S'élèvent de tous côtés.
 Et le vent impétueux
 Chasse la flamme en tous lieux.
 Les bouillonnantes vapeurs
 Montent chaudes comme braise
 De la brûlante fournaise;
 Ici, là, partout ailleurs,
 On n'entend que des clameurs.

Les toits se détraquent,
 Les solives craquent,
 Tout vole en éclat.
 Les vitres frémissent,

Les bris retentissent,
 La flamme traverse,
 Et tout se renverse,
 Le terrain s'éboule,
 Et la maison croule.
 Les enfants gémissent,
 La mère égarée,
 Court échevelée,
 Jetant les hauts-cris !
 Les troupeaux mugissent
 Parmi les débris.

On court, on se sauve, tout fuit !

Du feu, la funeste lueur,

Eclaire cette nuit d'horreur !

Et des mains la longue chaîne,

Rivalise,

A l'envie,

A faire voler le sceau ;

Et d'en haut,

Jaillissent des sources d'eau

En arceau.

Puis hurlant,

Violemment,

L'impétueux ouragan,

Pousse le feu par élan,

Vers les granges, les greniers,

Dont le toits secs et légers

Sont bientôt, tout embrasés,

Par la flamme consumés.

Aussitôt les grains pétillent

Et grésillent,

Et le vent.

Chasse la nuée ardente,

Dont la fuite violente

Croît, et semble puissamment,

Entraîner les fondements.

Puis, tel qu'un monstre géant,

La flamme tourbillonnant,

Monte jusqu'au Firmament !

Sans espoir,

L'homme cède à la puissance

D'un Dieu fort !

Oisif, d'un oeil étonné

Il admire ! . . et voit périr

Tous ses biens, sans un soupir.

Consumé
Par le feu ;
Est le lieu,
Du bonheur ;

Maintenant un lieu d'horreur :
Et la déserte croisée,
Par la terreur habitée,
Réfléchit les tristes ombres,
Des nuages froids et sombres.

Sur l'abîme de sa fortune,
L'homme jette encore un regard ;
Saisit le bâton d'infortune,
Pour voyager à tout hazard,
Mais au comble de ses misères,
Il ressent encor le bonheur ;
Il compte des têtes bien chères.
Aucune ne manque à son coeur.

Le moule au sein de la terre,
Est heureusement rempli,
Le jet sera-t-il prospère,
Et l'art pénible accompli ?
Ah ! si la fonte est manquée...
Que la forme soit brisée?...
Ah ! peut-être notre espoir,
Peut changer en désespoir !

Dans le sein obscur de la terre,
Nous confions l'oeuvre des mains.
Le semeur y sème ses grains.
Espérant un germe prospère,
D'après le conseiller divin
Plus précieuse est la semence,
Que nous y semons avec deuil,
Pour un meilleur sort l'espérance
L'affranchira de son cercueil.

Et du Dôme,
Le bourdon,
Tinte un pseaulme
Grave son !...

Chaque funèbre ton de ce lugubre hommage,
Accompagne un mortel dans son dernier voyage.

Ah ! C'est l'épouse si chère,
C'est la bonne et tendre mère

Que la Mort dans son courroux,
 Enlève au fidèle époux.
 Aux jeunes et beaux enfants,
 Fruits d'amour d'un doux printemps,
 Et que la joie maternelle.
 Vit gaîment croître près d'elle;
 Ces liens tendres, si doux,
 Ah! pour jamais sont dissouts !
 La mère des bons accords,
 Habite les sombres bords!
 La soigneuse ménagère,
 Manque en ce triste séjour....
 Et sous ce toit l'étrangère,
 Y règnera sans amour!...

Tandis que froidit la cloche,
 Cessez vos rudes travaux.
 Soyez bien joyeux, sans reproche,
 Tels sont sur l'arbre les oiseaux.

Car l'étoile du soir,
 Affranchit de tout devoir.
 Chacun, de vêpre entend le son...
 Mais, nul repos pour le patron.

Au loin, dans un bois sauvage,
 Le voyageur aguerri,
 Accélère son passage,
 Gaîment vers son toit chéri.
 Et des prairies fleurissantes,
 On voit les brebis bélantes,
 Rentrer au bercail,
 Le troupeau de gros bétail.

Ruminant,
 Au front large, au corps luisant.
 D'un pas tardif et pesant.
 Se dirige en mugissant.
 Vers l'étable familière,
 Pleine de molle litière,
 Puis le chariot pesant,
 De riche moisson chargé,
 Entre lourdement,
 En se balançant,
 Et sur la gerbe dorée,
 Une couronne de fleurs.
 Brillant de mille couleurs.
 Est mollement déposée,
 Et les jeunes moissonneurs,
 Volent à la danse !

Déjà règne le silence,
 Dans les rues, dans le marché ;
 L'habitant avec aisance,
 Près du feu s'est rapproché,
 Et la porte de la ville,
 Pousse en tournant sur ses gonds,
 Des gémissements profonds,
 Puis se ferme, et tout est tranquille.
 La terre d'un voile sombre,
 Se couvre et rentre dans l'ombre.
 Mais la nuit,
 L'effroi du méchant,
 N'a rien d'allarmant,
 Pour le paisible bourgeois,
 Car sur lui, veillent les lois !

Ordre sacré ! D'où nous vient l'abondance,
 Joyeusement, avec facilité,
 Tu nous soumis à ta Toute-puissance,
 Librement par l'égalité.
 Ton pur esprit, tout en fondant la ville,
 Sut appeler du fond de ses forêts
 L'homme sauvage, et son esprit docile,
 Bientôt par Toi, féconda les guérêts,
 Tu visitas le pauvre en sa chaumière,
 Bientôt par Toi sa voix fut adoucie ;
 Enfant du ciel ! Tu formas sur la terre,
 Des noeuds d'amour pour la sainte Patrie !

Nombre de mains diligentes
 Se meuvent, s'aident tour-à-tour ;
 Par ces motions ardentes,
 La force est mise en son jour.
 Maître, ouvrier, s'évertuent,
 Au sein de la liberté,
 Et tous au bien contribuent,
 En bravant l'injuste fierté !
 Le labeur est de l'artisan la gloire,
 Le prix en est l'abondance du bien ;
 Si le laurier honore la victoire
 L'intelligence honore un Citoyen

O gracieuse Paix !
 O Toi, douce Concorde !
 Long-temps avec aménité
 Demcurez dans notre cité !
 Que jamais le jour ne paraisse,
 Où des fiers guerriers la rudesse,

Trouble la paix de ce canton.
 Que ce silencieux vallon,
 Où le ciel
 Que le rouge du soir éclaire
 Avec tant de suavité !
 Ne reflète jamais la flamme incendiaire
 Du village et de la cité.

Allons ! brisez l'édifice,
 Le but en est accompli.
 Que le cœur se réjouisse,
 L'oeuvre a fort bien réussi.
 Frappez ! brandissez les marteaux.
 Brisez la chape en morceaux
 Pour que la cloche paraisse,
 Que la forme soit mise en pièce !

Le maître peut briser le moule
 D'une main sûre, à temps prescrit ;
 Malheur ! quand l'airain s'affranchit
 En ruisseau de flamme découle ;
 Furieux, d'un bruit de tonnerre,
 Il brise la forme rougie,
 Comme d'un monstrueux cratère,
 Il vomit ruine, incendie.
 Où l'ignorante force règne,
 L'oeuvre ne peut s'édifier ;
 Où le peuple les lois dédaigne.
 Aucun bien ne peut prospérer !

Ah ! malheur ! lorsqu'au sein des villes,
 Le feu de révolte est couvé ;
 L'homme rompt les chaînes serviles
 S'arrogant propre autorité.
 L'émeute sonne le tocsin,
 Qui hurle révolte au lointain,
 La cloche à la paix consacrée !
 Tinte l'effroi dans la contrée !

Des cris furieux retentissent,
 Vive Egalité ! Liberté !
 On s'arme, et rues, marchés s'emplissent,
 Partout, bourreaux et cruauté ;
 La femme, ainsi qu'une Mégère,
 Cruelle comme une panthère,
 Déchire à plaisir inoui,
 Le cœur fumant de l'ennemi !
 Rien n'est sacré, tout bien s'efface,

Dissout est le pieux serment ;
 Le bon cède au méchant la place,
 Les vices règnent librement !
 Le Lion qu'on trouble est terrible,
 Le Tigre répand la terreur ;
 Mais le fléau le plus horrible,
 C'est l'Homme, dans sa folle erreur !...
 Malheur ! à ceux, dont la triste imprudence,
 Prête à l'aveugle-né la céleste clarté,
 Son divin feu, pour lui n'est d'aucune puissance,
 Mais il réduit en cendre et village et cité !!!

Dieu m'a donné bien de la joie,
 Le métal à nos yeux flamboie
 Uni, brillant comme l'étoile,
 Qui déchire le sombre voile ;
 Et du cerveau jusqu'à la panse,
 Réflète la magnificence.
 Aussi le gentil écusson,
 Honore et sculpteur et blason.

Entrez ! Entrez ! Que tout s'approche !
 Fermez les rangs et procédons
 Au saint baptême de la cloche
 A son inauguration.
 Que son nom soit.... Concordia !...
 Et que sa voix grave et sonore,
 Dès la douce et brillante aurore,
 A la concorde, à l'amitié
 Appelle la communauté !

Que désormais sa destinée,
 Remplisse la tâche sacrée,
 Que le maître lui dévoua.
 Et que dans l'immense étendue,
 Librement dans les airs sous la voûte azurée,
 Près de la coupole étoilée,
 Voisine du tonnerre elle soit suspendue.
 Et que d'en haut, de purs sons nous conduisent,
 Tels que les astres dans leurs cours,
 Du Créateur la gloire préconisent,
 En couronnant la fin des années et des jours !
 Que des faits d'éternelle essence,
 A sa bouche d'airain soient toujours confiés,
 Et qu'en tous temps sa légère balance,
 Marque en son vol les heures écoulées !
 Du sort qu'elle soit la compagne,

Elle même insensible à tous les sentiments,
Que de la vie elle accompagne
Tous les versatiles moments !
Comme se perdent dans l'espace,
Les sons qu'elle rend puissamment.
Qu'elle apprenne aux mortels que tout terrestre passe.
Et que Dieu seul est permanent

Et maintenant que le câble soulève
De la fosse, la cloche au poids assujétie ;
Que dans les airs elle s'élève !
Dans l'empire de l'harmonie ;
Tirez fort ! soulevez avec intelligence !
Elle se meut, et se balance
Bénéissons cette ville et la cloche à jamais,
Et que ses premiers sons nous annoncent la Paix. !

Der Jüngling am Bache.

An der Quelle sass der Knabe,
Blumen wand er sich zum Kranz,
Und er sah sie fortgerissen
Treibend in den Wellen Tanz.
Und so fliehen meine Tage,
Wie die Quelle rastlos hin!
Und so bleicht meine Jugend,
Wie die Kränze schnell verblüh'n!

Fraget nicht, warum ich traure
In des Lebens Blüthenzeit!
Alles freuet sich und hoffet,
Wenn der Frühling sich erneut.
Aber diese tausend Stimmen
Der erwachenden Natur
Wecken in dem tiefen Busen
Mir den schweren Kummer nur.

Was soll mir die Freude frommen,
Die der schöne Lenz mir beut?
Eine nur ist's, die ich suche,
Sie ist nah und ewig weit.
Sehnend breit' ich meine Arme
Nach dem theuren Schattenbild,
Ach ich kann es nicht erreichen,
Und das Herz bleibt ungestillt!

Komm' herab, du schöne Holde,
Und verlass dein stolzes Schloss!
Blumen, die der Lenz geboren,
Streu' ich dir in deinen Schooss.
Horch', der Hain erschallt von Liedern,
Und die Quelle rieselt klar!
Raum ist in der kleinsten Hütte
Für ein glücklich liebend Paar.

L'Adolescent à la Fontaine.

Traduction libre.

Assis au bord d'une fontaine,
Un jeune homme tressait des fleurs;
Soudain la vague les entraîne,
Lors, ses yeux s'inondent de pleurs.
Ah! dit-il: cette courte vie,
S'écoule ainsi que le torrent;
Bientôt la jeunesse fleurie
Passe, et ne dure qu'un instant!

Si, dans la fleur de la jeunesse
Je pleure, ne m'interroges pas!
Tout espère en pleine allégresse
Et dit: Printemps, tu reviendras!
Ce doux réveil de la nature
Que mille voix répètent en chœur,
Ne fait naître en mon âme obscure,
Que la tristesse et la douleur!

Que me sert ta joie innocente
Printemps? Je n'en ai pas besoin.
Ma seule amie! . . elle est absente,
Elle est proche . . . et pour moi, bien loin!
Et vers l'ombre de son image
Ah! plein d'amour je tends les bras;
Je n'atteinds qu'un léger nuage,
Mon tendre cœur ne l'atteint pas!

Descends, ô! gracieuse belle,
Quitte ton superbe palais;
Du doux printemps la fleur nouvelle,
Je voudrais t'en faire un bouquet.
Entends tu les chants du bocage?
Vois ce ruisseau couler autour;
Assez grand, l'étroit héritage,
Pour un couple heureux plein d'amour!



